

**LES CHOCOLATS DU
MILLIARDAIRE**

COMEDIE EN 3 ACTES

D'YVON TABURET

DISTRIBUTION

4 HOMMES 6 FEMMES

Ou 3 HOMMES 7 FEMMES

(Le personnage du photographe peut être tenu
par un homme ou une femme)

Evariste

Henri Les deux rôles seront tenus par le même acteur
Ferdinand

Laura

Antoinette

Jeanne

Thérèse

La détective

Rébecca

Félix

Le ou La photographe

ACTE I

(Une salle de ferme. Côté cour, une porte d'entrée, côté jardin, une porte menant vers les chambres et une porte en fond de scène. Evariste et Henri sont attablés.)

Evariste : Mais pourquoi donc que tu n'irais pas ? Pour une fois qu'il se passe un événement dans le village, tu peux bien faire un effort.

Henri : Ca ne m'intéresse pas que je vous dis.

Evariste : Allons bon ! Voilà aut'chose... et depuis quand ça ne t'intéresse pas ? Ne me dis pas que tu joues les snobs à présent. C'est y que t'aurais peur de faire de mauvaises rencontres ou bien te voilà devenu trop rapiat pour payer ta bolée à la buvette ?

Henri : N'insistez pas Evariste, je n'irai pas.

Evariste : Toi mon garçon, tu me prends pour un imbécile, tu ne vas pas me faire croire que le bal du 14 juillet ne t'intéresse plus !

Henri : Et bien si ! De toute façon, je ne sais pas danser.

Evariste : Ca ne t'a jamais empêché de tripoter les plus belles filles du village. Je le connais par cœur son baratin au gars Henri. « Je ne sais pas danser, je danse que le slow » qu'il leur dit. Effectivement, quand on regarde les pieds ce n'est pas terrible, je te soulève une chaussure de temps en temps et je fais du sur place. Ah ! Ce n'est pas sur la piste de danse qu'il use ses semelles le garçon ! En revanche, si on regarde les mains, alors là pardon ! Je ne vous raconte pas ! Là, il est déjà un peu plus actif. Pour pétrir il n'a pas son pareil. Celles qui ne sont pas du coin sont toutes persuadées qu'il travaille dans la boulange ; d'ailleurs, à propos de boulange, dès qu'il voit une fille, il commence à lui parler de ses belles...

Henri : Arrêtez ! vous allez devenir grossier.

Evariste : Oh ! Mōssieur Henri fait sa précieuse à c'tte heure ! Toi mon bonhomme, il va falloir que tu m'expliques... D'abord tu ne veux plus aller au bal, ensuite tu prends des airs de vieille bourgeoise effarouchée devant mes gaudrioles. Qu'est ce qui se passe ? T'es tombé sur la tête ou tu as fait vœu de chasteté ?

Henri : Tout juste Evariste, vous avez deviné.

Evariste : Quoi ? Que t'es tombé sur la tête ?

Henri : Mais non.

Evariste : Ne me dis pas que tu as fait vœu de chasteté, un vieux coq comme toi, je ne le croirai pas.

Henri : Vous pouvez me croire, j'ai « presque » fait vœu de chasteté.

Evariste : Qu'est-ce que tu m'embrouilles avec ton « presque ». On fait ou on ne fait pas. On ne fait pas « presque ».

Henri : Si je dis « presque » c'est que j'ai fait un vœu pour toutes sauf pour une.

Evariste : Allons donc petit cachottier ! Regardez-moi ça madame, notre Henri qui pense à sa retraite, voyez-vous ça ! On cherche à se caser pour ses vieux jours, on prépare gentiment ses arrières. On se dit qu'on ne veut pas finir comme le vieil Evariste...

Henri : Mais non, ce n'est pas cela...Figurez-vous que je suis tout simplement tombé amoureux.

Evariste : Un crocodile comme toi ? Allons donc ! ne me fais pas croire que tu peux te contenter d'une seule poulette . Quand on a pris l'habitude d'en croquer plusieurs, on a bien trop d'appétit pour se contenter d'une seule.

Henri : Détrompez-vous, je le sais maintenant, plus on connaît une personne et plus on apprend à découvrir de nouvelles saveurs.

Evariste : De nouvelles saveurs ? Laisse-moi rigoler ! La même soupe à tous les repas pour le gars Henri ? Va faire croire ça à d'autres, mais pas à un vieux singe comme moi... Ecoute-moi Don Juan, t'es bien trop habitué à varier ton menu, alors tu penses bien que ta petite soupe quotidienne, je ne te donne pas deux mois pour la trouver indigeste, crois-moi, même si elle est faite avec les plus beaux ingrédients du monde.

Henri : Cher Evariste, j'ai appris que la quantité ne fait pas la qualité, la seule soupe qui sera indigeste, ce sera la soupe à la grimace que seront obligés d'avalier tous les jaloux, les râleurs et les envieux quand je leur présenterai ma fiancée.

Evariste : Et peut-on connaître le nom de l'heureuse victime ?

Henri : L'heureuse victime ? Que voulez-vous dire ?

Evariste : Dis-nous donc le nom de la pauvre inconsciente qui ne sait certainement pas ce qui l'attend.

(Arrivée de Laura, un pichet à la main.)

Henri : Dites donc Evariste, je ne vous permets pas !

Evariste : Ben moi je me permets et dis-moi donc vite qui c'est, que je puisse la prévenir sans tarder, si je ne le fais pas, on pourrait m'accuser de non-assistance à personne en danger. Allez ! Henri, ne fais donc pas ton mystérieux, dis-moi plutôt...

Henri : Ca suffit que je vous dis ! Malgré tout le respect que je vous dois, vous commencez à me chauffer sérieusement les oreilles.

Laura *(Elle pose le pichet sur la table.)* : Eh bien ! en voilà une discussion animée. Peut-on savoir de quoi vous parlez ?

Evariste : Laura, ce garçon, ici présent, est devenu complètement cinglé.

Laura : Ah bon ? Et pourquoi donc ?

Evariste : Figure-toi que Monsieur Henri a l'intention ferme et déclarée de faire souffrir une pauvre femme innocente.

Henri : Vous n'êtes franchement pas drôle, arrêtez !

Laura : Que voulez-vous dire Evariste ?

Evariste : Figure-toi que Monsieur Henri m'a dit qu'il voulait se fiancer.

Laura : Je ne vois pas ce qu'il y a de choquant quand bien même il se marierait, il en a le droit, après tout il en a plus que l'âge.

Evariste : Tout de même Laura, a-t-on déjà vu un loup demander la main d'une bergère ? Si ! Pour la mettre dans son garde-manger ou pour la consommer sur place.

Laura : Vous savez Evariste, on a déjà vu des loups se transformer en agneaux.

Evariste : (*désignant Henri du doigt*) Pas cette race-là Laura, crois-moi pas cette race-là. L'atavisme qu'on appelle ça, chasse le naturel, il revient en turbo. Un vieux gars, ça reste un vieux gars ! Je suis bien placé pour le savoir et lui aussi. Tu sais, un chasseur même au logis reste toujours à portée de son fusil. T'empêcheras jamais un cavaleur de cavalier, c'est ce que je dis !

Laura : Et toi Henri qu'as-tu à répondre à cela ? Qu'en penses-tu ?

Henri : Je pense qu'Evariste vieillit mal. Qu'il prenne garde s'il ne veut pas finir dans la peau d'un vieil aigri.

Evariste : Garde ton masque de joli cœur, mon garçon, je vois que cela te fait plaisir, mais ne cherche pas à faire avaler des couleuvres à tes amis.

Henri : Ce qui veut dire ?

Evariste : Ce qui veut dire mon petit Riton que tes histoires de mariage, je n'y crois pas, alors si tu ne veux pas aller au bal, trouve une autre excuse mais arrête de me prendre pour un couillon.

Laura : Et pourquoi ça ne serait pas vrai ? Moi je le vois bien dans un beau costume de marié, je suis persuadée qu'il aurait fière allure.

Evariste : Ah ! c'est certain. Il aurait au moins autant de classe que l'épouvantail que j'ai mis dans mon verger au printemps dernier.

Henri : Bon ! Maintenant ça suffit ! arrêtez ! Je sens que je m'énerve.

Laura : Riton a raison, vous devenez désagréable. Ca vous embête à ce point-là qu'il se marie ? Rassurez-vous Evariste, ce ne sera toujours pas avec vous.

Evariste : Si tu le défends à présent, je crois que je n'ai plus rien à faire ici. Allez ! bon mariage Riton et ne t'avise surtout pas de me prendre comme témoin.

Henri : Et pourquoi pas ?

Evariste : Et bien alors, dis-moi le nom de la demoiselle.

Henri : Pour que vous filiez le claironner partout ? Merci bien. Ne soyez pas si impatient Evariste, vous le saurez bien assez tôt, je peux vous le garantir.

Evariste : Toi et ton goût des secrets, un vrai gamin... Au fait quand tu auras cinq minutes, tu viendras me donner un coup de main pour réparer la trayeuse.

Henri : Ne vous inquiétez pas, le temps de trinquer avec Laura et je vous rejoins.

Evariste : Tu vois qu'est-ce que je disais ! Pas encore marié qu'il recommence à conter fleurette à la première fille qui passe.

Laura : La première fille qui passe ! C'est gentil ! Non mais ! Vous me prenez pour qui ?

Evariste : Ne te fâche pas Laura ! C'est juste pour dire que ce gars-là, c'est une vraie girouette et tu sais les girouettes, elles ne s'arrêtent vraiment de tourner que lorsqu'elles sont trop rouillées. Le Riton, il fera comme moi, il faudra attendre que l'arthrose le gagne pour qu'il arrête de courir... Bon ! Allez ce n'est pas le tout, faut y aller ... Riton je t'attends ! Ne traîne pas trop, si tu me promets de ne pas lui sauter dessus, je te présenterai mon tracteur tu verras, il est ravissant.

(Henri fait mine de jeter le contenu de son verre, Evariste s'écarte.)

Henri : Il y en a qui ont la chance d'être vieux, parce qu'autrement...

Evariste : Oh, Henri ! Tout de même ! Un jeune agriculteur ne ferait pas de mal à son vieux pote âgé . Ah ! Ah ! *(Il sort.)*

Laura : Sacré Evariste ! Il faut reconnaître qu'il cultive bien l'humour... Mais dis-moi, toi... regarde-moi bien dans les yeux... et s'il disait vrai, ton vieux pote âgé ?

Henri : Qu'est-ce que tu racontes ?

Laura : Ne fais pas l'âne, tu as très bien compris... Je parle de sa théorie sur les dragueurs chroniques... Il avait l'air si convaincant, faut dire qu'il te connaît tellement.

Henri : Erreur Laura, grossière erreur ! Evariste croit me connaître mais il ne me connaît pas, du moins ne connaît-il qu'un aspect de ma personnalité, la face émergée de l'iceberg pourrait-on dire... On croit connaître les gens parce qu'on les regarde toujours de la même manière, par la même lorgnette et souvent dans le même paysage.

Laura : Remarque... moi aussi avant, je croyais te connaître.

Henri : Eh oui ma poule, c'est toute la différence entre se connaître et... se découvrir.
(Il se penche pour écarter les plis du corsage de Laura.)

Laura : *(lui tapant sur les doigts)*

Couché ! ...Ce n'est pas l'heure ! N'empêche qu'Evariste n'a pas complètement tort, c'est vrai que tu démarres au quart de tour.

Henri : *(la prenant dans ses bras)*

C'est de ta faute aussi ! Tu es tellement chaude ... Tu vois si je me frotte à toi, à tous moments, je risque de m'enflammer.

Laura : Eh ! doucement, consume toi avec modération, parce que je te signale que ton cher Evariste t'attend.

Henri : Méchante ! Puisque c'est ça, j'irai tenter ma chance au bal du 14 juillet.

Laura : Henri, tu m'avais promis !

Henri : Mais non ma Pou-poule, ne t'inquiète pas, je dis ça uniquement pour te taquiner .
(entrée d'Antoinette)

Antoinette : Laura ! Ta mère te cherche partout, alors file vite sinon elle va encore me jaser dans les oreilles.

Laura : Elle n'a rien à redire, je fais ce que je veux.

Antoinette : Je sais bien mais je n'ai pas envie de me fâcher avec le voisinage, je vais encore entendre dire que tu passes plus de temps chez nous que chez toi. Au fait qu'est ce que tu voulais ?

Laura : Rien, je venais juste apporter un pichet aux hommes, tu sais il fait chaud et ...

Antoinette : Raison de plus pour ne pas traîner. Si tu restes, tu vas faire monter la température et crois-moi pour certains ce n'est pas bon, ça tue le rendement figure-toi !

Laura : Te fâches pas Antoinette, j'y vais, j'y vais... *(Elle se dirige vers la porte.)* A plus tard Riton !

Henri : De toute façon, Evariste m'attend, moi aussi j'ai du boulot.

Antoinette : Henri !

Henri : Oui Tata ?

Antoinette : Je t'ai déjà dit que je ne veux plus voir de filles à la maison, ce n'est pas un moulin et encore moins un ... Tu vois ce que je veux dire.

Henri : Mais Tata, c'était Laura, tu la connais.

Antoinette : Pas d'exception que ce soit Laura ou une autre, c'est pareil. Je ne veux pas d'histoires dans ma maison, je te l'ai déjà dit.

Henri : Mais Tata...

Antoinette : C'est compris ?

Henri : Oui Tata.

Antoinette : Oui Tata, oui Tata ! A chaque fois il me dit ça, ce grand benêt, ça ne l'empêche pas de recommencer. Je ne comprends d'ailleurs pas ce qu'elles lui trouvent à cet asticot, ce ne sont pourtant pas sa beauté ni son intelligence qui le rendent éblouissant, mais le fait est qu'elles viennent toutes lui tourner autour, pire que des mouches sur un tas de fumier, et quand je lui dis que ça me fait de la contrariété tout ce va et vient, la seule chose qu'il trouve à dire c'est « oui Tata » j'ai pas raison ?

Henri : Oui Tata.

Antoinette : Tiens, qu'est-ce que je disais ! Allez fiche le camp, mauvaise graine !

Henri : Ah ! Ça, ce n'est pas gentil Tata .

Antoinette : Mais quoi donc encore ?

Henri : Me traiter de mauvaise graine, ce n'est pas parce que je suis un enfant trouvé que ceux qui m'ont semé étaient de mauvaises gens.

Antoinette : Te voilà encore à jouer sur les mots. Ah ! Pour ça t'es fort ! Plus fort que devant le boulot, tiens tu ferais mieux d'y aller plutôt que de bavasser.

Henri : J'allais y aller Tata mais c'est toi qui ...

Antoinette : Et ça veut encore avoir raison, file que j'te dis !

Henri : Oui Tata !

(Il s'apprête à sortir.)

Antoinette : Et ta casquette, tête en l'air avec la chaleur qu'il fait, si tu attrapes un coup sur la tête ! T'es déjà assez dérangé comme ça et puis tu serais encore capable d'attraper du mal, au prix où sont les médicaments, merci bien.

Henri (s'exécute) Oui Tata. *(Il s'apprête à sortir. Arrivée de tante Jeanne et de Tante Thérèse)* Bonjour Tante Jeanne ! Bonjour Tante Thérèse ! Vous allez bien à c'tte heure ?

(Ils s'embrassent.)

Antoinette : Henri ! ne traîne pas, accélère donc un peu.

Jeanne: Allons Antoinette ! Dis le lui sans crier ! Mon enfant, sache que plus tu avances doucement et moins tu arriveras vite, alors si tu ne veux pas être en retard, suis donc les conseils d'Antoinette et dépêche-toi.

Thérèse : Cessez donc de le presser ainsi ce pauvre petit ! Vous êtes toujours en train de le harceler ! Henri, souviens-toi que trop de précipitations ne font que grosses rivières ; alors ne les écoute pas, laisse couler et prends ton temps.

Antoinette : Ah ! Thérèse ne commence pas ! En voilà déjà un qui a plus de mal à redémarrer qu'à s'arrêter, tu sais pourtant bien comment il est, doucement le matin et lentement le soir, et toi tu voudrais continuer à l'encourager dans sa paresse ? Alors là ! Bravo l'éducation !

Henri : Bon... ben Tata, moi j'y vais.

Antoinette : C'est ça et bon vent !

Henri : Tata !

Antoinette : File que je te dis !

Henri : Qu'est ce que tu dirais si je me mariais ?
(Il sort.)

Antoinette : Ce garçon m'étonnera toujours.

Jeanne : Tu sais Antoinette, au jour d'aujourd'hui, il ne faut s'étonner de rien.

Thérèse : Tu as bien raison Jeanne, parce que comme on dit, si tu ne t'étonnes pas de rien, tu t'étonneras jamais de tout.

Antoinette : Non mais vous l'avez entendu ? Voilà qu'il veut se marier à présent !

Jeanne : Et pourquoi pas ? Mariage d'amour ou mariage de raison...

Thérèse : Dans tous les cas font les bons garçons.

Antoinette : Vous rigolez ! Mon Henri, il n'est pas plus mûr que les pommes à cette saison, vous le voyez se mettre en ménage ?

Jeanne : Qui sait ? Les surprises sont toujours inattendues.

Thérèse : Sinon ce ne serait plus des surprises.

Jeanne : Tu sais Antoinette, il faut le comprendre. Si ça commence à le gratouiller, cela n'a rien d'étonnant. Un garçon sans femme c'est comme une voiture sans frein.

Thérèse : Mais il vaut mieux parfois se passer de voiture si on ne veut pas finir dans le fossé... Moi je préfère voyager seule plutôt qu'être accompagnée d'un mauvais co-pilote.

Jeanne : Thérèse, à chacun ses opinions ! Pour en revenir à Henri, et bien moi, je le verrais bien marié. Comme on dit : « l'Amour est aveugle mais le mariage lui rend la vue. »

Thérèse : Hum ! N'oublie pas que « Qui se marie par amour a de bonnes nuits mais parfois de mauvais jours. »

Antoinette : Je me demande bien qui ça peut être... Comment savoir ? Avec lui on ne sait jamais quand il blague ou quand il est sérieux... Se marier ! Je vous demande un peu... Si encore je savais avec qui... Il change bientôt plus souvent de copines que de chaussettes.

Jeanne : Justement Antoinette... dis-toi que si un jour il trouve chaussure à son pied...

Thérèse : Ses chaussettes seront sûrement plus propres.

Jeanne : Quand un homme devient soigneux...

Thérèse : C'est signe qu'il tombe amoureux.

Antoinette : Dites donc vous deux, vous m'avez l'air d'en connaître un rayon sur les bonshommes, de la part de deux vieilles filles comme vous, c'est plutôt étonnant.

Jeanne : Et pourquoi donc ? Antoinette, sache qu'on voit mieux de loin les détails qui échappent à ceux qui sont tout près.

Thérèse : Jeanne a raison, pour avoir un vrai regard sur un homme, il vaut mieux parfois être presbyte.

Antoinette : Presbyte ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre !

Jeanne : Ce ne sont pas ceux qui ont les plus grandes oreilles qui entendent le mieux.

Thérèse : Néanmoins Jeanne, reconnais qu'il faut certainement de l'écoute pour entendre.

Jeanne : Encore faut-il ne pas être sourde comme un vieux pot ou comme ...certaine personne. N'est-ce pas Thérèse ?

Thérèse : C'est pour moi que tu dis cela ? Tu te trompes complètement ma chère, je te l'assure Jeanne, pas plus tard qu'hier encore, j'ouïs sans difficulté.

Antoinette : Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Jeanne : Tu n'entends pas ? Je disais à Thérèse : « j'ouïs »

Antoinette : « jouis, jouis » Mais tu ne penses donc qu'à ça ? Pas mieux que le Henri, ça ne pense qu'au plaisir.

Jeanne : Qui te parle de plaisir ? C'est ainsi, il faut l'accepter, hier j'ouïs, aujourd'hui j'ois.
j'ois un peu moins chaque jour, mais j'ois.

Antoinette : Tu ferais bien de la calmer ta joie ! Parce qu'à force de débloquer comme ça, toi tu vas finir à l'hôpital.

(Elle sort. Thérèse et Jeanne s'assoient, elles se servent un verre.)

Jeanne : Ah la la ! Notre chère sœur semble soucieuse, as-tu remarqué que ses soucis font froncer ses sourcils ?

Thérèse : Elle sait pourtant que les soucis doivent rester au jardin, qui les sème dans les maisons ne récolte que des ennuis.

Jeanne : Dis-moi Thérèse, crois-tu qu'Henri disait vrai à propos de mariage ?

Thérèse : En tout cas, il avait l'accent de la sincérité, mais comme il mêle souvent de la malice à son langage, qui peut le savoir ?

Jeanne : Après tout, s'il en a l'occasion qu'il se marie ! Quand on tient la poule, il faut la plumer.

Thérèse : C'est bizarre... N'as-tu pas remarqué ? Le mariage, c'est comme un casier à homards, ceux qui sont dehors cherchent à y entrer, ceux qui sont dedans veulent en sortir.
(arrivée de la détective)

La détective : Oh là ! Il y a quelqu'un ? Ah ! bonjour, la porte était ouverte, je me suis permise d'entrer.

Jeanne : Savez-vous, Madame, qu'une maison qui semble hospitalière n'offre pas forcément l'hospitalité ?

Thérèse : Certes Jeanne, mais qui se présente sans mauvaises intentions mérite pourtant qu'on lui prête attention. Attendons avant de juger...Alors dites-nous, que désirez-vous ?

La détective : Je cherche un homme.

Jeanne : Un homme ! Tu entends cela Thérèse ! Elle cherche un homme ! Ah ! Vaste désir, trop d'attentes déçues... Nous on ne cherche plus.

La détective : Pardon ?

Thérèse : Je vais vous dire, ma petite...Un homme c'est comme le loto, il faut de la chance pour sortir le bon numéro.

La détective : L'homme que je cherche se ferait appeler Henri, vous le connaissez ? On m'a dit qu'il était l'homme à tout faire par ici.

Jeanne : Vous avez raison, notre Henri, il peut tout faire .

Thérèse : Un homme à tout faire, on pourrait croire que ça ne fait rien.

Jeanne : Mais mine de rien, un homme à tout faire, c'est bon à tout.

Thérèse : Etre bon à tout , ce n'est pas rien.

Jeanne : Il vaut mieux être bon à tout que bon à rien.

La détective : Oui sans doute, sans doute... et vous pourriez me dire où je peux le trouver ce ... Henri.

Antoinette : (*entrant*) Qu'est ce que vous lui voulez au Henri ?

La détective : Rien de mal, rassurez-vous.

Antoinette : Ca, je m'en doute bien. Mais dites-moi, à la fin, qu'est-ce que vous lui trouvez toutes à ce garçon ?

La détective : Pardon ?

Antoinette : Il ne se passe pas cinq minutes sans qu'une chienne en chaleur vienne lui tourner autour. Non mais ! C'est un monde tout de même !

La détective : Madame, vous vous méprenez.

Antoinette : Je lui ai déjà dit à l'Henri, pas de filles chez moi. Ce n'est pas parce que c'est bientôt le 14 juillet qu'il faut encourager les défilés. Rien que ce matin, vous êtes la deuxième à vouloir venir le renifler, cet animal. Ça commence à bien faire !

La détective : Mais enfin madame, calmez-vous ! Il s'agit d'un malentendu.

Thérèse : Ça ! Le Henri, pour être un mâle entendu, c'est un mâle entendu, il ne faut pas s'en étonner, quand la femelle est à l'écoute, souvent le mâle est entendu.

Jeanne : Femme entendant, mâle entendu.

Thérèse : Un mâle entendu est un mâle compris.

Antoinette : Ah ! Ne commencez pas vous deux ! Ce n'est pas le moment de m'énerver et vous, vous dégagez. Allez ! Du balai !

La détective : Attendez ! Une seule question. Est-il vrai qu'Henri est un enfant trouvé ?

Antoinette : De quoi je me mêle ? Dégagez que je vous dis !

La détective : Pas avant que ne m'ayez répondu. J'exige une réponse.

Antoinette : Mais qu'est-ce que c'est que ce ton-là ! J'exige rien du tout ! Non mais !

La détective : Ecoutez madame, vous ne pouvez le nier, dans le pays tout le monde le sait. Il y a plus de trente ans, on a déposé un berceau à votre porte n'est-ce pas ?

Antoinette : Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

La détective : Ecoutez-moi, je suis détective, je suis chargée de retrouver quelqu'un et il se peut que ce soit votre Henri.

Antoinette : Et si c'était lui... qu'est-ce que vous lui voulez au Henri ?

La détective : Je suis peut être en mesure de lui faire découvrir sa famille mais je ne peux en dire plus sans avoir fait au préalable quelques petites vérifications.

Antoinette : De toutes façons, sa famille à présent c'est ici, alors vous pouvez bien aller au diable vous et ceux qui vous envoient.

La détective : Après tout ce temps, je comprends que vous soyez attachée.

Antoinette : Attachée à rien du tout ! J'aimerais bien voir ça ! Je ne veux pas d'entourloupettes c'est tout ! Le Henri, par moments, il ne sait déjà pas où il habite alors ce n'est pas la peine de compliquer la situation.

La détective : Ecoutez ! Vous ne pensez pas qu'il est assez grand pour décider lui-même ? Ce n'est plus un bébé après tout.

Antoinette : Mais que voulez-vous qu'une autre famille lui apporte de plus ? Il est heureux ici le Henri, son passé il ne s'en soucie guère croyez moi.

La détective : C'est peut-être bien plus qu'une famille que je viens lui apporter .

Antoinette : Que voulez-vous dire ?
(*entrée de Henri*)

Henri : Personne n'aurait vu mon paquet de tabac ? Je l'avais tout à l'heure... Impossible de mettre la main dessus.

La détective : Henri ?

Henri : C'est à moi que vous causez ?

La détective : Bien sûr ! Vous voyez un autre Henri dans le coin ?

Henri : Ah ben non... c'est vrai ! Je peux faire quelque chose pour votre service ?

La détective : Oui, donnez-moi votre doigt.
(*Henri s'exécute.*)

Henri : Aie ! Mais ça ne va pas la tête ? Elle m'a piqué le doigt !
(*La détective sort une compresse qu'elle applique sur le doigt d'Henri.*)

La détective : Allons ! Ce n'est rien. Ne bougez pas ! Il suffit d'imprégner comme ceci ... Le labo se chargera du reste.
(*Elle range la compresse dans une boîte métallique.*)

Henri : Mais pourquoi vous...

La détective : Simple analyse de sang. Vous parlerez après... Permettez... (*Elle sort un mètre ruban, lui mesure la taille et l'embonpoint puis lui mesure le périmètre crânien.*) Alors voyons Périmètre crânien, dimension du pariétal... C'est une des caractéristiques dans cette famille. Bien... cela semble concorder.

Henri : Ca alors ! Je ne comprends rien à rien... D'abord vous êtes qui ?

La détective : Mon nom importe peu, mais sachez que je suis détective. On m'a engagée pour vous retrouver et croyez-moi cela n'a pas été facile.

Antoinette : Comme ça vous savez d'où il vient le Henri ?

La détective : Sous réserve d'une dernière authentification oui, je pense pouvoir vous l'affirmer.

Henri : Alors là ! Paf ! Vous débarquez sans prévenir. Moi je viens chercher mon tabac et je me fais saigner comme un goret ; avant que j'ai pu réagir, vous me mesurez en long en large et en travers, et ça y est ! Vous allez me dire d'où je viens ?

La détective : Eh oui.

Henri : Vous ne trouvez pas que ça va un peu vite tout ça ? Vous allez vraiment tout me dire ?

La détective : Bien sûr ! Je suis là pour cela.

Antoinette : A t-il vraiment envie de le savoir d'abord !

Jeanne : Je ne dis pas qu'Antoinette a raison, mais je ne dis pas qu'elle a tort. Le plus important n'est pas de savoir d'où on vient mais plutôt de savoir où on va... Qu'importe d'où on vient si on ne sait pas où on va. Qu'en penses-tu Thérèse ?... D'un autre côté, quand on y réfléchit, est-il vraiment nécessaire de le savoir puisque, c'est bien connu, on part souvent de rien pour arriver à pas grand-chose.

Thérèse : Oui, mais Jeanne souviens toi que même les chemins de l'inutile peuvent être pavés de bonnes intentions. Une seule bonne intention peut parfois suffire pour trouver la voie de la sagesse.

Jeanne : Voyons Thérèse ! Qui peut se vanter de connaître la voie de la sagesse ? Sur la grande route de la vie, les voies sont souvent sans issues, car vois-tu ...

Antoinette : Taisez-vous les pies ! C'est à Henri de décider. Ce n'est pas compliqué Henri, on la flanque à la porte où on la laisse continuer. Qu'est-ce que tu décides ?

Henri : Mon avenir ne me fait pas peur, ce n'est tout de même pas mon passé qui va m'effrayer... Et puis ne t'inquiète pas Tata, après tout, elle ne va pas m'enlever la dame.

La détective : Hé ! Hé ! Qui sait ?

Henri : Ah ! Non mademoiselle. Désolé de vous décevoir, vous arrivez trop tard. Comme je le disais à Evariste qui n'a pas voulu me croire, j'ai fait un vœu... Déjà que je ne vais pas au bal du 14 juillet, sans vous offenser, ce n'est tout de même pas pour vous suivre. J'ai fini de butiner à droite et à gauche... Maintenant terminé ! Je me pose.

La détective : Apprêtez-vous à redécoller mon vieux, parce qu'il est très possible que je vous emmène.

Henri : Ecoutez ! Vous êtes charmante mais je ne suis pas sûr que vous ayez bien compris. Finie la gaudriole ! J'ai fait un vœu que je vous dis ! Et moi, quand je promets, j'promets. Ma parole est d'or, ce n'est pas de la roupie de sansonnet. Non mais ! Qu'est-ce que vous croyez !

La détective : Pourtant si je vous dévoile votre véritable identité, il faudra bien que vous me suiviez pour découvrir votre empire, votre fortune, les milliers d'employés qui vous attendent.

Henri : Qu'est ce que vous racontez ? (*à Antoinette*) J'ai l'impression qu'elle « chapeaute » un peu de la cafetière, la pauvre fille.

Antoinette : Henri, laisse la parler !

Henri : Mais Tata tu vois bien que ...

Antoinette : Laisse la continuer que je te dis.

La détective : Je serai brève, si vous ne m'interrompez pas. Les confiseries Maillard, vous connaissez ? « Bonbons fondants, chocolats en barre, les meilleurs sont les Maillard » Vous connaissez le slogan ?

Henri : Oui maintenant que vous me le dites, j'ai déjà entendu ça à la télé.

La détective : Les confiseries sont la partie la plus connue du groupe Maillard qui possède des holdings dans plus d'une dizaine de branches d'activités, notamment celles liées à la grande distribution. Je vous passe les détails, sachez simplement que la famille Maillard a le privilège de faire partie des quinze plus grosses fortunes de ce pays .

Henri : Et bien, on est bien content pour eux, mais je ne vois pas le rapport.

La détective : J'y viens . Il y a plus de trente ans maintenant, à neuf cents kilomètres d'ici, Alfred Maillard et son épouse circulaient sur une route de campagne, heureux de profiter de leurs premières vacances avec leur nouveau-né, un charmant bambin âgé seulement de quelques mois. Les oiseaux chantaient, le soleil brillait, bref tout semblait baigner dans un bonheur parfait. Avisant une auberge, les parents laissèrent, dans la voiture, bagages et couffin le temps de se restaurer. Hélas la plaisante promenade vira brusquement au cauchemar le plus horrible lorsqu'ils s'aperçurent après le repas que leur véhicule avait été volé. Et oui ! un individu peu scrupuleux avait profité de cet arrêt pour s'en emparer, emportant tout, bagages mais aussi couffin, et dans le couffin il y avait, vous le devinez....

Antoinette : Il y avait le Henri...mais vous dites que tout ça, s'est passé à neuf cents kilomètres d'ici ?

La détective : Oui. C'est sans doute pour cela que vous n'avez pas fait le lien lorsque vous avez découvert le bébé. Pourtant à l'époque la presse et la télévision en avaient parlé abondamment, des avis de recherche avaient été lancés.

Antoinette : La télévision ? Si vous croyez qu'on est toujours pendu après.

Henri : Dîtes-moi donc... Comment avez-vous fait pour arriver jusqu'à nous ?

La détective : Récemment le voleur, terrassé par le remords, a fait des révélations tardives sur son lit de mort. Il nous a indiqué la région où s'apercevant de la présence du bébé, il l'avait abandonné. A la croisée de quatre chemins, près d'un calvaire a-t-il confessé.

Antoinette : Tout juste ... Je revenais du marché de Saint-Martin quand je suis tombée dessus... Un beau poupon que c'était ! Un gros braillard, ça oui ! mais un sacré beau poupon ! Tout emmitouflé dans de la soie et de la dentelle dans un couffin tout capitonné, même que je m'étais dit que ses parents, ils ne devaient pas se moucher avec le dos de la cuillère !

Henri : Et le bébé c'était moi...Tu m'as emmené à la maison ?

Antoinette : Oh ! Ca ne s'est pas fait comme ça. Au début, je t'ai ramassé pour pas que tu te fasses dévorer par les bêtes, voilà tout ! Et puis, je suis allée voir le père Dudule, le maire de l'époque. Le Dudule, si ça n'avait tenu qu'à lui... « Prends le et si dans un an et un jour personne n'est venu le réclamer, il sera à toi. » Qu'il m'a dit. Après il a discuté avec l'assistante sociale qui m'a fait signer plein de papiers... C'est comme ça qu'on t'a gardé.

Henri : Et les parents que sont-ils devenus ?

La détective : Les parents ? Les pauvres ! Ils rongeaient leur désespoir, ils mâchonnaient leur chagrin à longueur de journée... Inconsolables ! Vous pouvez l'imaginer... La seule chose qui les maintenait en vie, c'était le fol espoir de retrouver l'enfant. Alors ils cherchaient, ils fouillaient les moindres recoins, interrogeant à droite, à gauche... Figurez-vous qu'ils sont même allés jusqu'à acquérir un hélicoptère, survolant la région sans relâche, jusqu'au jour où, manque de chance, leur hélicoptère s'est accidentellement écrasé. Aucun des deux n'a survécu.

Henri : Ben dites donc ! Ca ce n'est pas de bol ! Mais alors ? Je suis donc orphelin ?

La Détective : Orphelin, oui mais aussi l'héritier direct de l'immense fortune des Maillard gérée actuellement par votre oncle Ferdinand Maillard.

Henri : Tu te rends compte Tata ? L'héritier des Maillard !

La détective : Il me faut pour m'en assurer pleinement faire une ultime vérification. C'est un peu...délicat, mais je suis persuadée que vous ne vous opposerez pas.

Henri : C'est à dire ?

La détective : Je dois voir vos fesses.

Henri : Comment ?

La détective : Je dis, je dois voir vos fesses.

Henri : Ah bon ? Mais ... c'est que.

Antoinette : Ben alors Henri ? Voilà que tu fais des manières à présent ? D'habitude, tu fais moins de chichi avec les filles.

Henri : Et puis d'abord ! Pourquoi vous voulez voir mes fesses ?

La détective : En fait, seule la fesse gauche m'intéresse.

Henri : Ah ouais ?

Antoinette : je crois comprendre.

La détective : Si vous êtes bien le prétendant, vous avez sur la fesse gauche un tatouage, un tatouage en forme de caramel.

Antoinette : Ca c'est bien vrai ! Je l'ai assez dégrassé quand il était petit le Henri. Allez ! Montre donc tes fesses à la dame. Elle veut voir ton caramel.

Henri (*se faisant prier*) : **Oh** ! Tout de même... Je ne sais pas si je peux...C'est un peu gênant, n'est-ce pas Tante Thérèse ? Qu'en penses-tu ?

Thérèse : La vérité te pousse à le faire, mon petit. A c'tte heure, il ne sert plus à rien de se voiler la fesse, mais si tu ne veux pas montrer ton caramel, ne défais pas son emballage, personne ne te forcera.

Henri : Non...ce n'est pas que je ne veux pas, mais là... comme ça, devant tout le monde...Avouez que ce n'est pas facile... Pas vrai Tante Jeanne ?

Jeanne : Oh mais ! Regardez-le ! Grand diseur petit faiseur ! C'est au pied du mur qu'on voit le maçon. Vas-y donc ! Grand nigaud ! Elle ne va pas te manger !

Henri : Bon ! ben d'accord... Mais pas ici.

Antoinette : Mon pauvre garçon ! T'aurais peut-être peur qu'on perde la vue ?

La détective : (*l'entraînant*) d'accord ! venez par-là. (*ils sortent.*)
(*Arrivée de Laura, par la porte d'entrée*)

Laura : Riton, Riton ! J'ai retrouvé ton tabac... Oh ! il n'est pas là Henri ?

Antoinette : Si, si... il est là.

Laura : Ah bon ? Qu'est-ce qu'il fait ?

Antoinette : Il est avec une dame. Il lui montre ses fesses.

Laura : Non !

Antoinette : Si je te le dis.
(*entrée d'Henri, suivi de la détective, Henri réajuste son pantalon, puis aperçoit Laura.*)

Henri : Ah ! Laura tu es là ! Je vais t'expliquer. Figure toi que madame voulait voir mon tatouage...

Laura : Adieu Madame ! Je vous le laisse. Vous aurez toute la vie pour le regarder .
(*Elle sort.*)

Henri : Laura ! Attends je vais t'expliquer !

FIN DU PREMIER ACTE

AVIS IMPORTANT

Cette pièce de théâtre fait partie du répertoire de la société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) 11 bis rue Ballu 75442 Paris Cedex 09. Tel: 01 40 23 44 44 . Elle ne peut donc être jouée sans l'autorisation de cette société. Nous conseillons d'en faire la demande avant de commencer les répétitions

VOUS SOUHAITEZ CONNAITRE LA SUITE ?

Le livret est disponible sur le site d'Art et Comédie

<https://www.artcomedie.com/>

ou sur le site de la Librairie théâtrale

<https://www.librairie-theatrale.com/>

Dans la barre de recherche, vous tapez mon nom et vous suivez les instructions.

N'hésitez pas à communiquer sur le contact de mon site : <http://yvon-taburet.com/>

contact@yvon-taburet.com